

I – Virgile, *Énéide*, chant IV, 115-172

(*Junon propose à Vénus un plan pour unir Troyens et Carthaginois*)

115 « Je me chargerai de cette affaire. Maintenant, approche-toi, que je t'explique

brièvement comment le plus urgent pourra se réaliser.

Énée et l'infortunée Didon se préparent à sortir ensemble en forêt

pour une chasse, demain, dès qu'auront surgi les premières lueurs

de Titan, et que de ses rayons il aura éclairé toute la terre.

120 Moi, d'en haut, je ferai fondre sur eux un nuage noir, mêlé de grêle,

pendant que les cavaliers s'affaireront à entourer les taillis de filets ;

avec des coups de tonnerre j'ébranlerai le ciel entier.

Les gens de l'escorte fuiront alors en tous sens, couverts par une nuit opaque :

Didon et le chef des Troyens échoueront dans la même grotte.

125 Je serai présente et, si tu m'assures de ton consentement,

je les unirai en un mariage stable et la lui attribuerai en propre.

Ce sera leur hyménée ». Sans s'opposer à sa demande, la Cythérée approuva, et sourit en imaginant ces ruses.

Entre-temps se lève l'Aurore, qui a quitté l'Océan.

130 Quand apparaît l'étoile du matin, une jeunesse choisie passe les portes ;

filets à grandes mailles, pièges, épieux à large fer ;

les cavaliers Massyles s'élancent, ainsi que les chiens au flair puissant.

La reine, qui s'attarde dans sa chambre, est attendue à l'entrée

par les plus nobles des Puniqes ; brillant sous l'or et la pourpre,

135 son cheval est là piaffant, rongé avec ardeur son mors écumant.

Enfin, elle s'avance, entourée d'une longue suite,

vêtue d'une chlamyde de Sidon, à la frange brodée ;

elle porte un carquois d'or ; un noeud d'or retient ses cheveux,

et d'or aussi la fibule qui fixe son vêtement de pourpre.

140 Arrivent ensuite les Phrygiens de l'escorte et Iule,

qui exulte. Énée lui, plus beau que tous les autres,

s'avance pour l'accompagner, et leurs troupes se rejoignent.

Ainsi, lorsque Apollon déserte la froide Lycie

et les flots du Xanthe pour visiter sa Délos natale,

145 il organise des chœurs, et, mêlant leurs danses autour des autels,

Crétois et Dryopes s'agitent, avec les Agathyrses au corps peints ;

lui marche sur les crêtes du Cynthe ; d'une souple guirlande de feuillage,

il retient ses cheveux flottants bien modelés, et y entremêle de l'or ;

ses traits sonnent sur ses épaules : il marchait tout aussi énergique,

150 Énée, au noble visage resplendissant d'une extraordinaire beauté.

Lorsqu'ils arrivent en haut des monts, en des lieux jamais parcourus,

ils aperçoivent des chèvres sauvages, délogées du sommet d'un rocher,

et dévalant le long des crêtes ; d'un autre côté, des cerfs traversent

en courant les campagnes découvertes ; dans leur fuite,

155 ils se forment en troupes poussiéreuses et quittent les montagnes.

Et le jeune Ascagne, sur son ardent coursier, au fond des vallées,

se plaît à devancer à la course tantôt les chèvres tantôt les cerfs,

mais de ses vœux souhaite rencontrer, parmi des animaux sans vigueur,

un sanglier écumant, ou un lion fauve qui dévalerait de la montagne.

160 Entre-temps, dans le ciel, un grondement intense

commence à retentir ; puis survient un nuage, mêlé de grêle.

Alors l'escorte des Tyriens, les jeunes Troyens et le petit-fils dardarien

de Vénus prennent peur et cherchent des refuges un peu partout

dans les champs ; des torrents dévalent des montagnes.

165 Didon et le chef des Troyens aboutissent dans la même grotte.

En premier lieu, Tellus, et Junon, qui préside aux hymens,

donnent le signal ; les éclairs et l'éther complice ont brillé pour les noces, et en haut de la grotte, les Nymphes ont hurlé.

Ce jour-là fut le premier qui causa sa mort et ses malheurs ;

170 en effet, ni souci des apparences ni réputation ne lui importent,

et Didon désormais n'envisage plus des amours furtives : elle parle de mariage, couvrant sa faute de ce nom.

II – *Le Roman d'Énéas*, vv. 1528-1621

*A un matin forment li plest*

*qu'ira chachier en la forest*

1530 *por esbatre de sa dolor,*

*s'entroublier porroit s'amor ;*

*car amors est moult grief chose*

*quant l'en ne fait riens et repose,...*

Un matin, elle éprouva le vif désir d'aller chasser dans la forêt,

1530 pour se distraire de sa douleur

et essayer d'oublier son amour ;

car amour est un mal très cruel

quand on vit dans l'inaction et le repos,

et qui veut vraiment s'en délivrer

1535 ne doit pas être inactif ;

si l'on désire fermement s'en éloigner,

une autre préoccupation est nécessaire,

car quand on s'intéresse à un autre objet,

l'amour vient plus tard à l'esprit.

1540 Elle a mandé ses veneurs,

et fait seller les chevaux de chasse,

on prend cors, arcs et lévriers,

chiens, vautres et limiers.

La ville retentit de ces apprêts,

1545 des abois des chiens et du tumulte ;  
de toutes parts arrivent des jeunes gens  
apportant arcs, carquois et flèches  
la maisnie est en effervescence.  
La reine avait revêtu

1550 une pourpre vermeille de prix,  
prodigieusement galonnée d'or  
sur tout le corps jusqu'aux hanches  
et de même sur toutes les manches.  
Elle portait un précieux manteau

1555 couvert de pois d'or,  
parée d'un fil d'or,  
elle avait la tête ceinte d'orfoi.  
À son cou pend un carquois d'or  
qu'elle fit sortir de son trésor ;

1560 il contenait cent flèches d'or pur  
dont le bois était de cormier.  
Un arc d'aubour à la main,  
elle descend de la tour ;  
trois ducs l'escortent à partir de la salle,

1565 elle est accompagnée d'une foule de gens.  
Le seigneur Enéas, son ami, l'attend  
au bas des marches, avec tous les siens ;  
en voyant la dame tyrienne,  
il lui sembla que c'était Diane :

1570 c'était une superbe chasseresse,  
en tous points, elle avait bien l'air d'une déesse,  
en la voyant, pour l'amour d'elle  
il changea de couleur.  
Elle descendit les marches ;

1575 son cheval était prêt,  
couvert d'or et de pourpre ;  
son ami l'aide à monter en selle.  
Le Troyen était fort bien équipé  
pour aller en forêt,

1580 le carquois au cou, l'arc à la main,  
il n'avait nullement l'air d'un rustre :  
vous l'auriez pris pour Phébus.  
Sans tarder, il monte à cheval :  
il conduit par la rêne la dame

1585 que son amour mettait au supplice.  
Cette escorte la comblait de joie,  
ils parvinrent très vite en forêt ;  
beaucoup de gibier fut pris,  
ils chassèrent tant qu'il fut midi.

1590 Alors éclata subitement  
une terrible tempête ;  
il tonna et plut, il fit très sombre,  
et nul ne se sentit en sécurité.  
Ils s'enfuient dans toutes les directions ;

1595 le plus hardi fut alors couard,  
le plus brave trembla de peur,  
il n'en resta pas deux ensemble  
sauf la reine et Enéas :  
ces deux-là ne se séparèrent pas,

1600 il ne l'abandonna pas et elle non plus.  
Tous deux, à force de fuir,  
sont arrivés devant une grotte  
où ils mirent pied à terre.  
Les voilà seuls tous deux,

1605 il fait d'elle ce que bon lui semble  
sans beaucoup la forcer,  
et la reine ne s'y refuse pas,  
elle se prête entièrement à son désir :

c'est ce qu'elle désirait depuis longtemps.  
1610 À présent cet amour est notoire ;  
jamais, depuis la mort de son époux,  
la dame ne s'était déshonorée.  
Ils s'en retournent à Carthage.  
Elle montre une grande joie

1615 et ne la cache pas le moins du monde ;  
elle exultait,  
déclarant qu'elle était son épouse.  
Ainsi déguisait-elle sa trahison,  
peu lui importaient les commentaires,

1620 de toutes les manières,  
il faisait d'elle ce qu'il voulait.

### III – Virgile, *Énéide* IV, 305-330

Perfide, as-tu espéré aussi qu'il était possible de dissimuler  
pareil forfait et de quitter mon pays sans un mot ?  
Ni notre amour, ni nos promesses de jadis, ni Didon,  
qui va mourir d'une mort cruelle, rien donc ne te retient ?  
Et de plus, tu te hâtes d'appareiller en plein hiver  
et d'affronter la haute mer parmi les Aquilons, ô cruel ?  
Eh quoi ? si tu n'étais pas en quête de terres étrangères  
et de demeures inconnues, si l'antique Troie restait debout,  
ta flotte chercherait-elle Troie à travers l'océan houleux ?  
Est-ce moi que tu fuis ? Je t'en prie, par mes larmes, par  
ta main droite,  
(puisque'il ne reste rien d'autre à la malheureuse que je suis),  
par notre union, par notre hyménée commencé,  
si j'ai mérité quelque gratitude, si en moi tu trouvas  
quelque douceur,  
prends pitié d'une maison qui s'écroule, et, je t'en supplie,  
s'il reste encore un accès aux prières, renonce à ta décision.  
À cause de toi, les peuples de Libye et les princes des  
Nomades me haïssent,  
les Tyriens me sont hostiles. À cause de toi aussi, ma  
pudeur s'est éteinte,  
avec ma renommée d'antan, qui seule me permettait  
d'approcher les étoiles.  
Je suis presque morte ; à qui m'abandonnes-tu, mon hôte  
(puisque seul reste ce nom, au lieu de celui d'époux) ?  
Que dois-je attendre ? Que mon frère Pygmalion dé-  
truisse mes remparts,  
ou que le Gétule Iarbas m'emmène comme captive ?  
Ah si du moins j'avais conçu de toi un enfant, avant ta fuite,  
si sous mes yeux dans mon palais, jouait un petit Énée,  
qui, malgré tout, par ses traits, me rappellerait ton souvenir,  
non vraiment, je ne me sentirais pas tout à fait captive et  
délaissée.

### IV – Ovide, *Les Héroïdes*, VII

#### DIDON À ÉNÉE

Tel, penché sur les humides roseaux, le cygne au  
blanc plumage chante aux bords du Méandre, quand les  
destins l'appellent. Ce n'est pas dans l'espoir de te fléchir  
par ma prière, que je t'adresse ces mots : j'y suis poussée  
par un dieu qui m'est contraire. Mais après avoir perdu  
pour un ingrat le fruit de mes bienfaits, mon honneur, un  
corps chaste et une aine pudique, c'est peu de perdre des  
paroles. Tu as résolu de t'éloigner cependant et d'aban-  
donner la malheureuse Didon. Tu vas livrer au souffle

des vents tes voiles et tes serments. Tu as résolu, Énée, de délier et ton ancre et ta foi, de chercher un royaume d'Italie, que tu ne sais pas même où trouver. Peu t'importent et la naissante Carthage, et ses murs qui s'élèvent, et le pouvoir confié à ton sceptre. Tu fuis ce qui est fait, tu poursuis ce qui est à faire. Il te faut chercher dans le monde une autre terre. Que tu la trouves, cette terre, qui t'en livrera la possession ? Qui cédera, pour qu'ils s'y établissent, son territoire à des inconnus ? Il te reste à avoir un autre amour et une autre Didon, et, pour la violer de nouveau, à engager de nouveau ta foi. Quand viendra le jour où tu pourras élever une ville semblable à Carthage, et voir du haut de ta citadelle les peuples soumis à tes lois ?

Que tout te réussisse, que tes vœux ne rencontrent point d'obstacles, où trouveras-tu une épouse qui t'aime comme moi ? Je brûle comme ces torches de cire, enduites de soufre, comme l'encens sacré jeté sur le brasier fumant. Énée est toujours, pendant que je veille, comme attaché à mes yeux. La nuit et le jour retracent sans cesse Énée à mon esprit. C'est un ingrat pourtant, que mes bienfaits ne touchent pas, et que je devrais oublier, si je n'étais insensée, et cependant, bien qu'il songe à me trahir, je ne hais pas Énée, mais je me plains de l'infidèle, et ma plainte me le fait aimer davantage. Vénus, prends pitié de ta bru, et toi, Amour, embrase de tous tes feux un frère cruel. Qu'il combatte sous tes drapeaux, et qu'à ce prix, j'y consens, celui que j'ai commencé à aimer donne à mon amour de nouveaux sujets de tourments !

Je m'abuse, et une illusion mensongère se joue de moi. Que son cœur est différent de celui de sa mère ! Oui, c'est la pierre, ce sont les montagnes, c'est le chêne qu'on voit croître sur la cime des rochers, ce sont de cruelles bêtes sauvages qui t'ont donné le jour ou bien c'est la mer que maintenant même tu vois agitée par les vents, et dont tu t'apprêtes à traverser les flots furieux. La tempête te ferme le chemin de la fuite. Que la tempête me serve et me favorise ! Vois comme l'Eurus soulève et agite les eaux. Ce que j'eusse préféré te devoir, permets que je le doive aux orages. Le vent et l'onde sont plus justes que ton cœur.

#### V - Georges de Scudéry, *Didon*, Acte III scène 1

Ma sœur, c'est fait de moi, le traître m'abandonne :  
 Il méprise la foi, mon cœur et ma couronne ;  
 Et cet esprit hautain, qui connaît ses appas,  
 Croit trouver en tous lieux un sceptre sous ses pas.  
 5 Il s'en va le volage, il s'en va l'infidèle,  
 Se commettre à la mer, étant trompeur comme elle :  
 Il ne lui souvient plus de nos contentements,  
 Des biens qu'il a reçus, et moins de ses serments.  
 Le barbare s'en va, rien ne l'en peut distraire,  
 10 Ennemi de ce dieu qu'il appelle son frère.  
 Mais ne savais-je pas, quand il vint en ces lieux,  
 Que sa race autrefois avait trompé les dieux ?  
 Que pouvais-je espérer de cette âme légère,  
 Qu'un amour passager, qu'une foi mensongère,  
 15 Puisqu'il tire du sang l'instinct qu'il a suivi,  
 De manquer de promesse à ceux qui l'ont servi ?  
 Ha prudence, ô raison, belles clartés éteintes  
 Qui faites discerner le vrai d'avec les feintes,  
 Que mon âme eut de tort de ne trouver pas doux  
 20 Le fidèle conseil qu'elle reçut de vous.

#### VI – Virgile, *Énéide*, chant IV, 663-705

Elle avait parlé ; en plein discours les personnes présentes la voient s'écrouler, voient l'épée écumante de sang et les mains éclaboussées. Un cri s'élève vers les hautes salles ;  
 la Renommée comme une bacchante parcourt la ville stupéfiée.  
 Des lamentations, des gémissements et des hurlements de femmes retentissent dans les demeures ; le ciel résonne de lamentations terribles,  
 comme si lors d'une invasion ennemie Carthage ou l'antique Tyr s'écroulaient tout entières, comme si des flammes déchaînées s'enroulaient jusqu'aux toits des maisons et des temples.  
 Sa soeur a entendu ; le souffle coupé, effrayée dans une course effrénée,  
 se lacérant le visage et la poitrine à coups d'ongles et de poings,  
 elle se rue au milieu du groupe, en criant le nom de la mourante :  
 « C'était donc cela, ma soeur ? Tu voulais me tromper ? C'est cela que ce bûcher, ces flammes et ces autels me préparaient ?  
 Abandonnée, sur quoi dois-je pleurer d'abord ? As-tu jugé ta soeur indigne d'être ta compagne dans la mort ? Tu m'aurais appelée à partager ton destin !  
 La même douleur nous aurait frappées, la même heure nous aurait emportées.  
 Mes mains ont élevé ce bûcher, ma voix a invoqué les dieux ancestraux,  
 pour que, ô cruelle, tu te sois ainsi exposée, en mon absence ?  
 Ma soeur, tu nous as tout anéanti, toi et moi, le peuple et le sénat de Sidon, et ta ville. Donnez-moi de l'eau, que je lave ces blessures  
 et, si un dernier souffle erre encore, ma bouche le cueillera ».  
 Elle avait ainsi parlé, puis avait gravi les hautes marches, tenant dans ses bras sa soeur à demi-morte, la serrant sur son cœur,  
 elle pleurait, et épongeait avec sa robe le sang noir qui coulait.  
 Didon s'efforça de lever ses yeux lourds, puis défaillit à nouveau, tandis que sifflait la blessure portée sous sa poitrine.  
 Trois fois, elle se souleva, et, s'appuyant sur son coude, se redressa ;  
 trois fois aussi elle retomba sur le lit ; de ses yeux vagues elle chercha la lumière du ciel, et gémit en la découvrant.  
 Alors Junon la toute-puissante prend en pitié cette longue souffrance  
 et cette mort pénible : depuis l'Olympe elle dépêche la déesse Iris,  
 pour qu'elle délivre de ses liens son âme en lutte et son corps enchaîné.  
 En effet, la mort de Didon n'était pas due au destin ni méritée ;  
 la malheureuse partait avant le terme, sous l'effet d'une folie soudaine ;

pour cette raison Proserpine n'avait pas encore arraché  
le cheveu  
de sa blonde chevelure, et n'avait pas voué sa tête à l'Or-  
cus stygien.  
Iris donc, avec ses ailes d'or, tout humides de rosée,  
trainant à travers le ciel, mille couleurs variées face au  
soleil, s'envole,  
descend et s'arrête au chevet de Didon. « Sur l'ordre de  
Dis  
je lui porte moi-même ce cheveu sacré et je te détache de  
ton corps ».  
Ainsi dit-elle et de la main droite elle coupe le cheveu :  
en un instant  
la chaleur de Didon s'est dissipée et sa vie s'en est allée  
dans le vent.

- a) (I-II) Quelle différence majeure peut-on observer entre ces deux récits ? Quelle conséquence cela a-t-il ?
- b) (III-IV) De quelles natures sont ces deux textes, respectivement ? Quel est, pour chacun, le registre dominant ?
- c) (III-V) Quelle différence y a-t-il dans l'argumentation de Didon entre ces deux textes ? Semble-t-elle avoir le même caractère ?
- d) (VI) Quels sont les éléments qui donnent au texte un registre pathétique ?
- e) (VII) Pourquoi les circonstances de la mort de Didon ont-elles été changées ici ?
- f) (VI-VII) En quoi le caractère d'Anne paraît-il différent dans les deux versions ?

#### VII - Georges de Scudéry, *Didon*, Acte V scène 7

ANNE

Thecnis, qui vous oblige à crier de la sorte ?

THECNIS

Le plus noir accident qui nous pût advenir ;  
Vos bras lui sont plus chers, venez la soutenir.

ANNE

- L'inutile secours ! elle nous est ravie,  
5 Elle n'a plus de pouls, elle n'a plus de vie :  
Ma sœur, ne vouliez-vous ces feux, et cet autel,  
Que pour vous immoler à ce désir mortel ?  
Est-ce pour vous meurtrir que vous m'avez déçue ?  
La plaie que je vois, mon âme l'a reçue,  
10 Et m'abandonnant seule, à la merci du deuil,  
Vous ouvrez mon tombeau, comme votre cercueil.  
Funeste conseillère, âme pleine de vice,  
De toi vient ce tragique et sanglant sacrifice,  
Oui, ton esprit enclin à de mauvais plaisirs,  
15 Trompa son innocence et piqua ses désirs ;  
Et lui représentant son ardeur légitime,  
Par toi devint amour ce qui n'était qu'estime :  
Car ce lâche Troyen, avec tous ses appas,  
Sans toi n'eût point causé son feu, ni son trépas.  
20 Meurs, misérable, meurs ! Cède au mal qui te dompte,  
Rougis ta main de sang, comme ton front de honte :  
Filles, portons ce corps, à cause que je vois  
Ce bûcher trop petit, et pour elle, et pour moi :  
Et que je veux avoir (après cette infortune)  
25 Le désastre commun et la tombe commune :  
Afin que notre sang monte jusques aux cieus,  
Et qu'il obtienne un jour la vengeance des dieux.